Document généré le 12 juil. 2025 02:47

L'Inconvénient

Divagation métaphysique

Michel Morin

Numéro 67, hiver 2017

La société sans douleur

URI : https://id.erudit.org/iderudit/85339ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)
2369-2359 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Morin, M. (2017). Divagation métaphysique. *L'Inconvénient*, (67), 27–32.

Tous droits réservés © L'inconvénient, 2017

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

DIVAGATION MÉTAPHYSIQUE

Michel Morin

Prélude : de haut en bas

La pensée en tant que portée par l'existence, l'existence en tant que transformée (infléchie) par la pensée : telle est la condition philosophique. De ces œuvres qui transforment l'existence, celles qui sont insufflées (d'une manière ou d'une autre) sont les plus agissantes : tels le *Zarathoustra* de Nietzsche et *L'éthique* de Spinoza. Dans ce deuxième cas, on ne reconnaîtra pas l'inspiration sous son mode romantique allemand mais plutôt sous un mode plus proche d'un certain prophétisme juif à travers une approche, à la fois mystique et logique, de la pensée, voisine du *logos* grec, qui, à travers sa connotation de discours organisé, ouvrira la voie à ce qui s'est depuis peu à peu appelé *raison*. Philon d'Alexandrie donne une bonne idée de ce rapprochement possible du logos grec et du prophétisme juif tel qu'il s'exprime de façon privilégiée dans la Bible, dont la traduction en grec à Alexandrie par ceux qu'on appellera les Septante constitue un moment décisif du rapprochement entre les deux cultures.

Ainsi peut-on parler d'un certain enracinement sacré de la raison en une parole perçue et reçue comme venant d'Ailleurs (d'un certain Au-delà), donc *à part*, distincte de la parole habituelle (laquelle, toutefois n'y est pas totalement étrangère), dont le caractère spontanément auto-organisé (à la faveur d'une attitude hautement réflexive) paraîtra tenir du miracle et, de la sorte, procéder à un « dévoilement » du réel inédit par rapport auquel s'imposerait le silence respectueux du lecteur (ou auditeur) et de l'auteur. C'est de cet effet de « dévoilement » que rend compte le mot grec « alèthéia », dont la traduction d'abord latine (veritas) puis française en « vérité » ne donne qu'une idée vague, pour ne pas dire fausse si elle prétend correspondre à la saisie d'une quelconque « réalité objective ».

On peut certes percevoir cet enracinement sacré de la raison chez des penseurs comme Descartes et Spinoza. La confiance, pour ne pas dire la *foi* qu'ils mettent en cette capacité de la raison, à cette condition que le discours tenu reste étroitement dépendant d'une très haute intensité d'attention de la pensée qui se manifeste à travers une *méthode* à laquelle on s'évertuera à se tenir, témoigne de cet enracinement sacré. De ce point de vue, on ne s'étonnera pas de l'intérêt de *poètes* tels que Büchner (qui produira des essais sur Descartes et Spinoza) et Goethe (pour qui l'œuvre de Spinoza constituera la référence philosophique majeure), pour une telle rationalité « dévoilante » : ils y trouveront une *lumière* qui les orientait dans leur pensée et leur œuvre, à condition, bien sûr, de ne pas s'en laisser éblouir.

Ainsi s'imposera à la pensée une distinction capitale entre raison et Raison (comme d'ailleurs, en un autre registre, entre désir et Désir). L'une n'est certes pas sans rapport avec l'autre, mais de l'une à l'autre, il y a *saut* dans une autre dimension, d'où ressortent et s'affirment ce dont procèdent la « raison » et le « désir » tels qu'on les entend habituellement, une lumière mais aussi une énergie qu'on peut dire « sacrée » en ce qu'on expérimente qu'elles viennent *d'ailleurs* (on dira d'« en haut ») et mettent *à part* celui qui s'en laisse irriguer en même temps que la parole qu'il tient (puisque, ultimement, c'est à ce sens premier de logos qu'il faut remonter).

Les voies de la pensée sont toujours indirectes (en tant qu'elles visent une véritable *communication*, comme l'entendait Kierkegaard). C'est une erreur, due à une « interprétation » première, que de croire qu'elles se rapportent d'abord à un « objet », comme si ce dernier les commandait. Elles ne proviennent pas tant de l'« objet » qu'elles n'y descendent : c'est d'ailleurs en tant qu'elles descendent ainsi en quelque magma confus sur lequel elles jettent une lumière inattendue qu'elles font apparaître une réalité plus cernable, à laquelle la pensée pourra momentanément s'appuyer, ou sur laquelle elle pourra se poser pour reprendre son élan, qui tient à sa nature propre mais non à ce qu'on appellera tardivement le « réel ».

En ce sens, la « lumière » précède ce qu'elle éclaire, elle n'en est pas issue, elle n'en « sourd » pas, elle « crée » l'« objet ». Aussi n'y viendra-t-elle que par des voies détournées et indirectes. Elle éclaire de divers rayons « quelque chose » qui ne lui préexistait pas. Cela ressort de manière plus évidente encore lorsqu'il s'agit de notions aussi vagues et abstraites que la « douleur ».

Une telle chose que la « douleur » n'existe pas, encore moins qu'une « pomme » par exemple, dont la sonorité renvoie à une image, aussi vague et diversifiée fût-elle. Mais « douleur », en tant que telle, ne renvoie à aucune image, il s'agit d'un mot abstrait dont l'essentiel de ce que l'on en sait est qu'il est en général connoté négativement. Si on veut s'en approcher plus précisément, c'est à un « sentiment », plus justement un *état d'être* que l'on dira « souffrant » qu'il renvoie. Or, « souffrant » est la transposition du « pâtissant » ou « pâtir » du vieux français, lui-même originé du « pati » latin, en provenance du « pathein » grec. On devine dans ces mots les dérivés français que sont « passif », « patient », mais peut-être un peu moins aujourd'hui « passion » qui en vient aussi.

On sait aussi que, pour l'essentiel, tous ces mots, dans le sillage de « pâtir », signifient essentiellement *subir*. Les « passions de l'âme » dont parle Descartes, comme celles dont parlent Pascal et Spinoza, concernent ce en quoi le corps (d'abord) est *affecté* (les « affections du corps », dira Spinoza), qu'il le soit « positivement » (dans le sens d'un plaisir) ou « négativement » (dans le sens d'une « souffrance » ou d'une « douleur »). L'expérience des affections du corps renvoie à la nature même du corps en tant que réalité « finie », ou, si l'on veut, *limitée*, ces limites témoignant de son « imperfection » : aucun corps, en effet, n'est « parfait », c'est-à-dire infini, sans limites, donc auto-suffisant, c'est-à-dire dans l'impossibilité de *subir* les effets d'autres corps sur lui. *Exister*, pour l'être humain, en tant que corps, c'est être limité, c'est-à-dire susceptible d'*être affecté sans cesse* par d'autres corps, que ce soit « positivement » ou « négativement ». C'est donc *d'abord*, essentiellement, *subir*. Jamais un corps, quel qu'il soit, humain ou autre, ne peut être considéré comme ne subissant pas, ce qui revient exactement à dire comme *ne souffrant pas*. C'est dans l'essence même d'un corps que d'être souffrant.

La souffrance aurait-elle un sens ?

Parole de Job : « "Si d'Élohim nous acceptons le bien, n'accepterons-nous pas aussi le mal ?" En tout cela, Job ne pécha point par ses lèvres. »

Mais Dieu n'est plus. Cependant, n'est-ce pas dans sa nature de n'*être* pas ? Dieu crée les êtres et se retire. Il les « abandonne » (à eux-mêmes). Tel est leur « malheur », lequel toutefois n'est que l'envers de leur « bonheur », celui d'exister. Cependant, ils supportent si mal ce malheur qu'ils ne cessent d'en vouloir à Dieu de les y avoir supposément voués. C'est là que prennent source le *mal* et son essor, l'« Esprit du mal » : de ce reproche quasi incessant que les hommes adressent à Dieu de ne pas avoir fait d'eux des dieux. C'est l'envie ontologique des hommes à l'égard de Dieu, ce qui, en réalité, revient à lui reprocher sa divinité, car s'il « est » un Dieu, il ne peut être qu'*Un*. Divisé, multiplié, il n'est plus qu'une « créature », c'est-à-dire un être fini, limité. Il n'est donc plus Dieu. S'il n'y a que des êtres finis, multiples, il n'y a plus de « Dieu », comme le démontre avec sa rigueur irrécusable Spinoza dans la première partie de *L'Éthique*. Mais alors, une question se pose : d'où viennent donc tous ces êtres finis, multiples ? De « rien » ? De la « matière » ? Et la « matière », d'où vient-elle ? (Et sait-on ce qu'est la « matière » ?) Et nous, et *moi* qui suis en train de poser cette question, que suis-je ? Un être pensant ? « L'homme pense », écrira Spinoza, sous la forme d'un axiome. Quand je pense qu'il n'y a que la « matière » (quoique, ne sachant pas alors vraiment ce que je dis), que toutes les choses, y compris moi-même, en viennent, ne suis-je pas en train de diviniser la matière, en la supposant infinie (sans cause autre qu'elle-même) ? Et comment ne serais-je que matière ? Est-ce à dire que la matière « penserait » ? Si la pensée n'était que matière, pourrait-elle aussi se donner la matière comme « objet », comme si elle n'en était pas ?

De cette condition finie qui est la mienne je souffre, je ne puis faire autrement que de souffrir, y compris lorsque j'éprouve du plaisir, parce que je sens et sais, au moment même où je l'éprouve, qu'il ne sera pas durable. Dès lors, comment ne pas céder à la tentation de penser et de me dire : ce plaisir qui me donne quelque joie, qu'il dure le plus longtemps possible, qu'il ne cesse pas ! (n'est-ce pas ce que l'on entend dans *Faust* ?). Puisque au fond il n'y a que lui qui me permette de *profiter* de cette condition d'existence qui est la mienne, en dépit de tout ce qu'elle comporte d'inévitablement malheureux. À cette douleur d'exister en ce monde sans cause (sans cause ni « sens »), le « je » qui pense, surgi aussi d'on ne sait où, ne voit qu'un baume, *une* source de soulagement, le plaisir prolongé, et, lorsqu'il retombe – inévitablement –, réitéré *sur demande* avec réponse appropriée le plus possible assurée. C'est ainsi que pensera le « je » cramponné à lui-même, « endurci » dans son refus de ce qui lui fait mal, lequel est refus de ce que l'existence soit « imparfaite » et surtout refus de rendre grâces à qui que ce soit de ce que, par ailleurs, en elle-même, elle soit une chance inouïe.

Mais rendre grâces à qui ? Au prix d'admettre qu'elle soit souvent souffrante, douloureuse, comme s'il y avait un sens à ce qu'elle le soit, et qu'il faille rendre grâces à.., néanmoins, de « m »'avoir « créé »… « Créé » ? « Moi » ? Admettre que « je » ne sois pas la seule cause – ou source – ou « maître » de mon existence ? Qu'il soit dans l'« ordre des choses » que « je » souffre ? Et qu'à la condition de cette acceptation, le « Sens » pourrait rejaillir, reprendre plus que jamais de cette souffrance, qui me vient *malgré moi* ? Le *Sens* malgré moi ? Le *Sens*, une plénitude (du moins un sentiment de plénitude), une poussée, voire un débordement de joie (laquelle contrairement au plaisir, ne vient pas de moi), issu d'une souffrance consentie ? Comme si le « prix » du Sens était le consentement au sacrifice du moi ? De ce moi qui, pourtant, prend son plaisir (« enjoy ! »), « se fait plaisir » ? N'y a-t-il pas là aussi quelque « sens » ? Ou cherche-t-on à me convaincre d'une quelconque « amertume » du plaisir ? Peut-être même du « désespoir » qui s'y cacherait ? Cela me

rappelle trop les mauvais souvenirs du « christianisme »… un peu encore, on me parlerait de « péché » !

« Le désespoir est le péché », écrit Kierkegaard. Le « péché » serait précisément de ne pas reconnaître le sourd désespoir qui s'introduit comme arrière-fond peut-être pas du plaisir en tant que tel mais d'une trop forte croyance au plaisir (ainsi qu'en un « salut »), en ceci qu'aucun plaisir ne rassasie jamais complètement, laisse un manque, un vide… à combler encore. Ce sourd désespoir auquel je consens sans trop m'en rendre compte, en tentant de me faire accroire que la vie, c'est *cela*, rien d'autre que la recherche du plaisir qui compense ou récompense l'effort qu'il faut néanmoins toujours fournir pour vivre. C'est ce sourd désespoir, cette vague « déprime » qui serait le « péché », c'est-à-dire le refus de croire (et d'espérer) qu'il y ait *autre chose* qui *n'est pas là*, mais qui n'en existerait pas moins et m'*aspirerait* tout aussi sourdement que le désespoir, de l'intérieur, mais, contrairement au désespoir, vers le « haut », au point de me faire consentir à ce qui, pourtant, me fait mal, comme si *cela*, « tout cela », avait un *sens*… comme si une sorte de « puissance occulte » « rachetait », métamorphosait, transfigurait en « sens » ce qui, pourtant, me fait souffrir : telle maladie qui me gagne, un doute sur moi-même qui me corrode et souterrainement me « déprime », la vieillesse qui me gagne, la mort qui me hante… métamorphosés en sens ? Ce serait bien là le mystère le plus inouï, incompréhensible, inacceptable par conséquent, à la « raison » lucide qui réfléchit.

Faudrait-il aller jusqu'à mettre en question cette « raison » elle-même, si durement acquise à travers les âges et conquise sur l'« obscurantisme » de la religion ? Sacrifier cette « raison » ? Serait-ce le prix à payer pour que la douleur prenne un sens ? Ne s'agirait-il pas d'un « retour en arrière » ? À moins que, au terme de cette traversée du « moi » et de la « raison » et de tout le réconfort qu'ils apportent, il ne s'agisse plutôt d'un grand « bond en avant », d'un *sursaut* au bord de l'abîme entrevu !

Le projet fou du « moi »

Ce « bond en avant » nous re-conduit au récit divin que nous évoquions au début. Si les êtres (humains, en particulier) souffrent, c'est que Dieu qui les a « créés », comme il a créé tout ce qui est, les abandonne à eux-mêmes, les vouant à cette *liberté* qui les expose à tous les maux liés à leur condition indépassablement finie, en même temps que leur est laissée une ressource, à vrai dire inappréciable, la faculté de comprendre ou intelligence. L'objection de fond à ce récit qui mine la croyance à ce « Dieu » (par lequel, néanmoins, ils se sentiraient, malgré eux, au fond d'eux-mêmes, « créés », impulsés, inspirés, ne pouvant faire autrement que d'expérimenter la vie comme leur étant *donnée* – sans cesse) est qu'il n'a pas créé des dieux, « gardant pour lui la divinité » tel un « propriétaire », sans s'arrêter à ceci qu'un Dieu ne peut se diviser ni se multiplier et que l'existence est un don – la vie elle-même ne pouvant être créée par aucun être humain – à vrai dire inouï, et sans contrepartie possible.

Dès lors, ayant appris avec le temps à connaître et développer toutes les ressources de son intelligence, il a conçu le projet un peu fou, pour ne pas dire « diabolique », de faire de lui-même une sorte de « Dieu » à partir de ce qu'il est en tant qu'être fini et limité doté d'un « moi » qui pense et peut vouloir, en poursuivant *un double objectif*. Premièrement, on visera à rendre accessibles en permanence toutes les sources de plaisir, ne supportant plus qu'elles fassent défaut. Comme un plaisir une fois atteint ne peut que s'éteindre, on fera en sorte que l'intervalle entre deux plaisirs soit réduit au minimum. On inventera à cette fin des *machines* techniquement mises au point pour y parvenir, en prévoyant le plus possible toutes les demandes et en rendant possible de les satisfaire sans délai à tout moment. Deuxièmement, on mettra au point tous les moyens possibles de soulager les douleurs dont on sait fort bien qu'elles sont inévitables, aussi bien les douleurs physiques que psychiques, en raffinant et multipliant médicaments et machines à traiter de façon à les faire disparaître *sans délai*. On s'intéressera particulièrement au cerveau auquel on tentera de rattacher le plus possible tous les maux psychiques de manière à dissuader au maximum tout recours à la méthode archaïque de la réflexion de même que toute forme de mise en question de soi, de son mode de vie, de son rapport aux autres et au travail, qui risquerait d'accroître le « taux d'angoisse », cette expérience de l'angoisse s'avérant particulièrement dissolvante eu égard à la tentation « spirituelle » qu'elle peut susciter, qui pourrait mener une personne à croire que peut-être y aurait-il une autre dimension de l'existence que celle, physico-matérielle, qui échoit à tous les êtres dits de la nature. On risquerait ainsi de rouvrir la porte au divin, et, avec lui, à cette idée qu'un certain auteur d'une époque archaïque (le 17e siècle), appelé Pascal, formulait en tant que « misère de l'homme sans Dieu », à laquelle il offrait en contrepartie la *foi* (en Dieu, bien sûr) comme seule issue. Cette idée, ainsi formulée par une personne d'abord « scientifique », avait pour fâcheuse conséquence de ramener à ses limites la « raison », seule ressource dont il disposait pour faire échec à ce « Créateur » impitoyable qui ne confère l'être que comme un « prêt » (dixit Simone Weil) qu'il n'est jamais assez de toute la vie pour rendre. Au fond, à travers tout ce « projet », il s'agirait, si on reste fidèle au « récit » divin, de faire « rentrer dans la gorge » de Dieu le supposé « cadeau » qu'il nous aurait fait de l'existence, en retournant ce « don » contre lui-même. Que cette « lumière naturelle » qu'on évoquait chez les philosophes de ce 17e siècle devienne le seul « soleil » qui éclaire notre galaxie, et, par extension, l'univers entier !

En finir avec la condition humaine…

Rien n'est plus corrosif que l'intolérance à la souffrance. À la limite, on s'en prendrait à la vie, à l'univers, à Dieu, pour que cela cesse : « Que tout ce qui est soit nié si je dois encore continuer de souffrir », me dis-je sourdement. Ce qui met sur la voie de concevoir une forme de suicide en douce sous l'égide de la profession médicale appuyée par l'État. Disons sans ambages que cela se comprend et ne saurait d'autorité être condamné. Mais, en même temps, du point

de vue d'une certaine économie du Sens de l'existence, cela demeure métaphysiquement très problématique. C'est refuser de céder en se cramponnant à l'idée d'une existence qui devrait être non souffrante parce que ce serait la seule et qu'à partir du moment où l'on ne peut plus « en profiter », selon le langage courant, mieux vaudrait cesser de vivre. « En profiter » voudrait dire en retirer quelque plaisir, se livrer à des « activités », se divertir, voyager, etc. Si cela n'est plus possible, si disparaît cette « qualité de vie », selon l'expression répandue, il n'y aurait plus aucune valeur, par conséquent, aucun sens, à continuer d'exister.

À travers ce discours, dans lequel chacun reconnaîtra bien l'esprit de notre époque, se trouve déniée toute valeur au « pâtir », à la passivité de l'être, à la méditation, à la contemplation, au profit de l'« agir », d'un agir conçu de façon naturellement superficielle comme « divertissement », agitation, ou alors « travail » en tant qu'activité qui « apporte » quelque chose à soi ou à la société, en d'autres mots, qui *rapporte*.

C'est le régime de la *divinisation du moi humain* qui ne reconnaît de valeur à *rien* qui ne vienne de lui, qu'il n'ait lui-même *décidé* en fonction d'un objectif poursuivi qui soit de nature à lui apporter quelque satisfaction. Si une telle divinisation du moi démontre bien quelque chose, c'est à quel point l'être humain ne peut se passer d'une dimension divine pour exister. La dimension dont je parle ici est celle qui saisit l'existence à l'origine, à la source et en fait découler sa logique, sa cohérence, sa finalité, d'où se conclut son sens. Chacun a besoin de cette espèce de « récit originaire » pour justifier à ses propres yeux qu'il *existe* bien, c'est-à-dire qu'il y a bien quelque *valeur* à ce qu'il existe et continue d'exister. Autrement, cela voudrait dire que quelqu'un d'autre pourrait se substituer à moi sans que cela fasse de différence. La « place » occupée par l'un pourrait être indifféremment occupée par un autre. « Ma » mort n'aurait pas plus de portée que celle de n'importe qui. « Je suis n'importe qui, remplaçable à volonté » serait la formule finale du désespoir dont nous sommes aujourd'hui dangereusement proches.

Qu'est-ce à dire sinon qu'exister, pour un être humain, serait indissociable de croire que cette existence qui est mienne (que je dis telle) ne peut se maintenir sans que je sois intérieurement convaincu de sa valeur, de son caractère unique, non substituable, bref de son sens ? Or, toute cette dimension de la valeur m'est *donnée* à partir d'une « région » de l'être qui m'échappe, invisible, intangible, irreprésentable. Dépourvue de sens, mon existence est comparable à celle d'un être vivant, plante, animal ou homme, dépourvue d'oxygène, impropre à respirer. Le sens constitue un oxygène invisible aussi important, sinon plus, que l'autre, matériel, pour un être humain, sans lequel il dépérit, « se déprime », dira-t-on aujourd'hui, jusqu'au point où ses fonctions vitales elles-mêmes (telles que manger) en sont affectées, mal ou « maladie » dont on sait qu'il est à notre époque, dans ces sociétés dites « avancées », le plus répandu de tous. Suffirait-il, pour en venir à bout, de jouer, au moyen de médicaments, avec quelques composantes du cerveau, ou s'agirait-il plutôt d'une « maladie de l'âme » qui, naturellement, se communique au corps au point d'en venir à affecter l'existence entière ? Témoignerait-elle de ce qu'aucune existence humaine ne pourrait se maintenir sans un rapport constant et essentiel à une autre dimension non matérielle qui, nécessairement, a trait à la pensée, dans laquelle séjourneraient en permanence les êtres humains avec d'autant plus d'intensité que *des pensées* se formant, on les peut jusqu'à un certain point circonscrire et tenter de les porter au langage dont témoignent des formules aussi usuelles quoique extraordinaires telles que : « je pense que… », « m'est venu à l'esprit ceci que… », qu'on associe généralement à ce qu'on appelle la *conscience* ?

La condition humaine est d'autant plus souffrante que la conscience est vive de cette passion d'absolu qui est en son cœur.

Or, cette conscience a pour effet de décaler radicalement l'être humain du monde habituel, qu'on l'appelle physique, « réel », voire social, pour le ramener à ses pensées et de là à des « idées », d'une façon qui est si naturelle qu'il en vient à ne plus se rendre compte qu'« il n'est plus là », qu'« il a la tête ailleurs », etc. Or, cet « ailleurs » constitue le monde dans lequel chacun séjourne en permanence : il ne dépend d'aucun « moi », il est « donné » sans cesse d'« en haut » et non par les choses environnantes ou le « milieu » extérieur, chacun en provient, en émerge. C'est ce que les religions, les métaphysiques identifient à la « dimension spirituelle » de l'existence, étant entendu qu'aucun être humain n'échappe à cette dimension, et que, de toute évidence, elle est la plus importante puisque source de toute valeur, de tout sens, comme aussi, il faut le dire, de toute science.

C'est à partir de cette dimension à vrai dire *infinie*, puisqu'aucune limite spatio-temporelle ne s'y trouve assignée, que cette existence *finie* qui est mienne, limitée, affectable, subissante, et, finalement, mortelle, peut devenir supportable. Elle le devient en ceci que l'expérience peut être faite par chacun de ce que telle expérience douloureuse, autant physique que psychique, les deux n'étant d'ailleurs jamais dissociables, « donne » sur cette autre dimension en ce qu'elle est l'occasion de pensées, de réflexions, d'une ouverture à un mode d'être autre, intérieurement aspirant, voire inspirant, favorisée par la mise en suspens du rapport habituel au réel,

plus actif, occupé, affairé. L'expérience souffrante a ainsi pour vertu, en soustrayant au réel, de dévoiler à la conscience un « monde intérieur » toujours préexistant qui s'auto-produit sans cesse à la faveur d'un rapport minimum au « réel ». De cette expérience peut découler la découverte de ce que, si la souffrance ferme certaines portes, elle en ouvre d'autres qui donnent sur une réalité infiniment plus substantielle que celle dont on fait en général l'expérience au point où ce qu'il y a d'authentiquement *mémorable* dans l'expérience habituelle en provient. Cependant, si, chez un être humain, la conscience de cette autre dimension ne s'est pas éveillée, si, par surcroît, il vit dans une société ou une civilisation d'où elle se trouve ordinairement exclue au point d'en être dévalorisée, il est inévitable que toute expérience souffrante paraisse incompréhensible, pis encore injustifiable, et nécessitant qu'on y mette fin sans délai.

C'est dire que cette idée d'une société ou civilisation *sans douleur* contredit, pis encore ne cesse de dénier ce qu'il en est de la *condition humaine* elle-même, à laquelle, à travers toutes leurs imperfections, les religions œuvraient à nous ouvrir, en accentuant souvent la négativité de cette expérience à travers les notions de péché et de mal, mais, de la sorte, néanmoins, soulignant le lien intérieur étroit entre la faillibilité de l'homme et l'ouverture à la dimension spirituelle, au divin. Si les religions, notamment en associant de manière excessive souffrance et péché, ont contribué à maintenir les hommes en tutelle, en les dissuadant de suivre un chemin plus autonome, fondé sur une conscience personnelle éclairée, elles n'en ont pas moins mis en relief le propre même de la condition humaine qui consiste pour l'homme à vivre dans deux mondes, appelés à entrer en conflit, dont la conscience est le lieu privilégié de déploiement.

À l'opposé, le positivisme extrême qui caractérise l'esprit de la civilisation actuelle, sous l'égide d'un moi désubstantialisé, vide et vain, produit pour effet une incapacité d'admettre et de comprendre la valeur en tant que source de sens de tout ce qui, échappant à ce moi, à son « contrôle » maniaque, le fait souffrir, en raison de ce « pathein » irréductible, indissociable de la condition humaine. C'est donc d'un *ressentiment* extrême à l'égard de cette condition qu'est issu l'esprit de la civilisation occidentale actuelle qui tend toujours plus à devenir mondiale. « En finir avec la condition humaine » pourrait constituer son mot d'ordre, repris par tous ceux qui tentent de penser une « post-humanité » entièrement régie par la science et la technique, sous l'égide absolue du moi, jusqu'au point où, selon leur ultime délire, elle en viendrait à se soustraire à la mort.

L'appel du « monastère »

Étant donné l'état actuel de la civilisation (occidentale, essentiellement, mais, par extension, mondiale), la question se pose : ce qui, depuis des siècles, voire des millénaires, s'appelle l'*humanité*, subsiste-t-il ? Ou celle-ci serait-elle en voie de se modifier au point d'engendrer une rupture avec tout ce qui fut entendu par ce terme à travers l'histoire ?

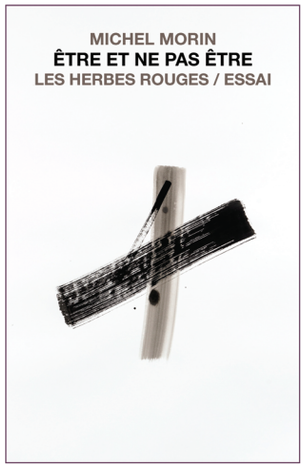
Le problème de la souffrance est indissociable de cette question. La souffrance humaine, en son fond, ne tient pas qu'à cette situation d'affection du corps (et de l'esprit) humain en son rapport à d'autres corps, étant donné le caractère fini, limité, de ce qu'est un corps, dans le sillage de la conception spinozienne que nous évoquions au départ. *La compréhension* d'une telle situation (par l'intelligence que l'on peut supposer attentive et éclairée), si elle permet à un être particulier de se libérer de telle souffrance particulière qu'il peut subir, ne le fait pas pour autant échapper à une condition que l'on pourrait dire *tragique* à partir du moment où la conscience accède à la perception de la contradiction en elle-même indépassable entre la nature finie, limitée, du corps humain, et, par extension, de l'existence humaine, et cette aspiration à l'infini, pour ne pas dire à l'absolu, qui constitue l'essence du Désir humain, ainsi que l'approche Platon dans *Le Banquet*. La condition humaine est d'autant plus souffrante que la conscience est vive de cette passion d'absolu qui est en son cœur.

Si, selon la doxa dominante de notre époque, il existe à chaque désir, si particulier fût-il, une satisfaction possible à condition de découvrir l'« objet » vers lequel se tourner, selon la loi de l'offre et de la demande appliquée au plan psychique, toute expérience tragique se trouve à la source désamorcée. L'être humain se trouve ramené pour l'essentiel à la condition animale en étant défini comme être de besoin. Dès lors, du même coup, s'effondre toute conception de la culture comme tentative de faire exister un *autre monde* irréel, immatériel, à partir de signes qui, empruntant à ce monde pour renvoyer à un autre, ne s'appuient sur la matière que pour la re-créer en la transposant dans une autre dimension. De telles œuvres de culture constituent autant d'éclats d'absolu (de ce Beau absolu auquel aspire l'âme, selon Platon) qui soulagent en profondeur l'existence humaine en conférant une réalité à cet autre monde auquel elle aspire tout en entretenant l'*espoir* du Sens qui rachète. N'est-ce pas l'expérience du « croyant » qui entre (ou entrait) dans une église conçue de manière à l'« élever », ne serait-ce que par son architecture, à laquelle s'associent peinture, sculpture et musique ? En un tel « milieu », l'être humain vit (sous un mode essentialisé) l'expérience de son in-suffisance, du *manque* profond qui l'habite et le fait souffrir en permanence, en même temps que de l'*espoir* en une réalité dont la nature est telle qu'elle rachète une fois pour toutes cette souffrance, et, par conséquent, éclaire, illumine, porte au-delà d'elle-même telle souffrance particulière, physique ou psychique, qu'il peut subir.

L'illustration que je viens de donner peut sembler empruntée au passé et ne plus valoir pour l'existence de l'homme moderne contemporain. Cependant, ne faudrait-il pas apprendre à tourner l'attention de la conscience en deçà de la couche superficielle où s'agitent et se succèdent impressions premières, réactions au milieu ambiant, poussées de désir souvent confondues avec besoins à satisfaire, pour *dé-couvrir* (telle serait aujourd'hui la vraie « dé-couverte ») l'humanité sensible, à la fois tremblante et vibrante, qui ne cesse de donner des signes d'elle-même à travers non seulement des paroles échappées, la parole témoignant

Le philosophe **Michel Morin**
aux éditions

LES HERBES ROUGES



« Dense et raffinée, sa prose invite à des méditations complexes et bouleversantes. »
Louis Cornellier, *Le Devoir*

« C'est précisément son "intempestivité" radicale qui fait que l'essai, ostracisé dans les milieux nationalistes qui tenaient alors le haut du pavé, est resté toujours actuel. »

Heinz Weinmann, *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*

toujours, surtout lorsqu'elle s'approche du souffrant, particulièrement de l'*intime* souffrant, de la palpitation du pensant, de l'« esprit » en chacun, mais aussi à travers larmes, sourires, passages d'angoisse où semble béer le vide. Sous les « sondages » et autres « enquêtes d'opinion », ne peut-on deviner cet être sensible, toujours frémissant, en quête d'une *authenticité* à travers laquelle brillerait le Sens ? De ce point de vue, l'humanité, ce qui s'est appelé ainsi pendant des siècles et des millénaires, ne serait pas morte, mais continuerait, à l'état clandestin, d'être en attente (le plus souvent inconsciente) de « poètes », voire de « prophètes » capables d'entendre et de recueillir ces échappées et « paroles » à peine perceptibles et audibles et de les porter à la lumière de quelque « publication » hasardeuse et presque souterraine, mais néanmoins « visible » à qui cherche avec innocence et candeur.

Le degré extrême de déconsidération de la condition humaine auquel est parvenue la civilisation actuelle exige un *re-commencement* à partir d'un certain *minimum* humain auquel on doit *croire* pour être amené à le dé-couvrir, cet état de croyance requérant à la fois un sens aigu de la *culture* (sans confusion avec le divertissement et le spectacle) et une grande *innocence*, au sens d'être à l'affût et capable de *détecter* des signes de palpitation humaine et de les révéler à ceux-là mêmes qui les manifestent, de manière à favoriser l'émergence de ces *rapprochements* humains (le mot « rapprochement » visant ici à éviter le mot « communauté » déjà trop « chargé »), loin de toute « organisation », répondant plutôt à un principe de « capillarité », qui témoigneraient pratiquement d'une tout autre manière de vivre et de penser. Témoignant en quelque sorte d'une *autre Cité* (mais sans foi pré-définie ni « sauveur » identifié) en étant portés par cette « foi dans la foi » dont parle Nietzsche, à l'abri du désabusement et du cynisme ambiants, inévitables chez l'être humain « qui ne croit plus à rien » ou qui ne croit plus qu'au « rien », alors que tout naturellement le fond de son être le porte à croire et à espérer, puisqu'il *pense* et qu'il *parle*, et que, par conséquent, qu'il le sache ou non, qu'il le veuille ou non, il n'est pas de ce monde, ou, si l'on préfère, pas *que* de ce monde.

Que de plus en plus nombreux et *déclarés* soient de tels êtres humains, porteurs d'une « spiritualité » neuve, originale et personnelle (les voies d'accès y étant aussi imprévisibles que les individus sont différents), serait de nature à faire exister une *autre Cité* dans la Cité actuelle, comme, à la fin de l'Empire romain d'Occident, s'y vouèrent les premiers chrétiens, essaimant en autant de *monastères* d'un genre nouveau et inédit, hors de tout modèle et de toute « règle » pré-définie. Ainsi pourrait rejaillir la condition humaine éternelle, en son essence tragique, à la fois irréductiblement souffrante et porteuse d'au-delà. ■